

LE MONDE LYONNAIS



REVUE

HEBDOMADAIRE

DES LETTRES

ET

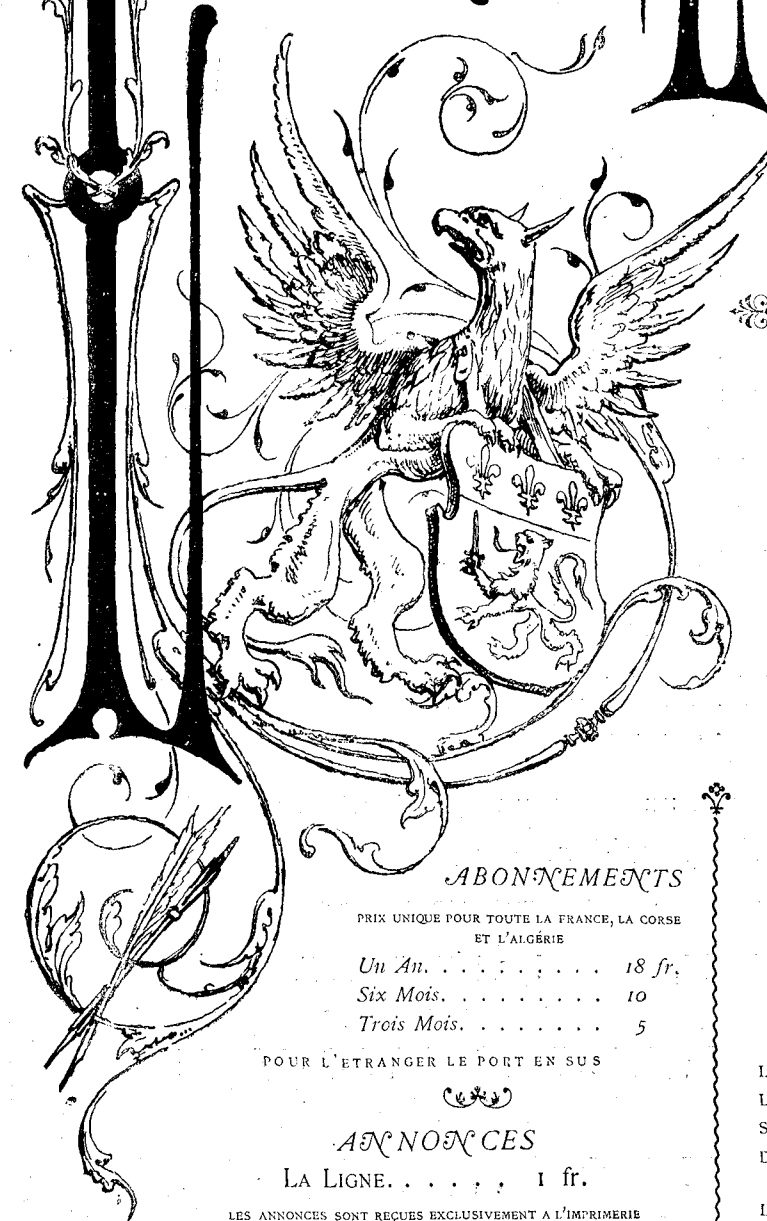
DES ARTS

Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON



ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.

Six Mois. 10

Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE 4, rue Gentil, Lyon

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, À L'AGENCE DE JOURNAUX 31, rue Tupin, Lyon

SOMMAIRE DU N° 18

LA REVUE LYONNAISE.	LA DIRECTION.
LE « SALON » LYONNAIS (7 ^e article)	ALPHONSE D'ASQ.
SONNET MODERNE.	FRANCIS COPAIN.
DEUXIÈME LETTRE À M. V. DE LAPRADE SUR SON LIVRE « CONTRE LA MUSIQUE » (fin).	UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.
LES BALS DE SOCIÉTÉ.	JULES RAMBERT.
CAUSERIE MUSICALE.	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE	PHILINTE.
LE THÉÂTRE NATURALISTE. — NANA ET LA PRINCESSE DE BAGDAD	PAUL VIGNET.
COURRIER THÉÂTRAL	TONY VIDY.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES	ARGUS
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT	E. MEUNIER.

Pour Paraître Prochainement
LA
REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie
Littérature, Philosophie, Archéologie, Beaux-Arts, Sciences

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION
PARAISSANT PAR LIVRAISON DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

On souscrit dès à présent au Bureaux du *Monde lyonnais*, 79, place des Jacobins, à Lyon.

Les Abonnements pour le dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de l'Étranger, et dans les Bureaux de poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON ET LA FRANCE CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS	ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
Un An. 20 fr.	1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Six mois. 10 »	Un an. 22 fr.	Un an. 24 fr.
Trois mois. 5 »	Six mois. 11 »	Six mois. 12 »
	Trois mois. 5 » 50	Trois mois. 6 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*
79, place des Jacobins, Lyon

VITE & PERRUSSEL, Éditeurs, LYON

CE QUE L'ON VOIT
.DE

FOURVIÈRE

Panorama des Alpes
et des montagnes du Lyonnais

in-18 avec Panorama de 1 mètre 75

PRIX : 2 FRANCS

Paris, CHARPENTIER, éditeur. — Lyon, MÉTON, libraire, 39, rue de la République

PROMENADES JAPONAISES

TOKIO-NIKKO

TEXTE PAR

ÉMILE GUIMET

Dessins par Félix RÉGAMEY

UN BEAU VOLUME IN-4. — PRIX : 25 FRANCS

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

Le MONDE LYONNAIS offre aujourd'hui à ses lecteurs une première série de dessins exécutés par son spirituel collaborateur Job, d'après les croquis pris au bal des étudiants.

Une seconde série est prête et paraîtra très prochainement. Job prépare également une feuille d'illustrations sur le Grand Casimir, le succès du Théâtre des Variétés.

SOMMAIRE

LA REVUE LYONNAISE	LA DIRECTION.
LE « SALON » LYONNAIS (7 ^e article)	ALPHONSE D'ASQ.
SONNET MODERNE	FRANÇIS COPAIN.
DEUXIÈME LETTRE A M. V. DE LAPRADE SUR SON LIVRE « CONTRE LA MUSIQUE » (fin)	UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.
LES BALS DE SOCIÉTÉ	JULES RAMBERT.
CAUSERIE MUSICALE	OCTAVE D'HAULT RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE	PHILINTE.
LE THÉÂTRE NATURALISTE. — NANA ET LA PRINCESSE DE BAGDAD	PAUL VIGNET.
COURRIER THÉÂTRAL	TONY VIDY.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT	E. MEUNIER.



LA

REVUE LYONNAISE

La *Revue du Lyonnais* a cessé de paraître. Pendant quarante-six ans, tout ce que Lyon comptait d'hommes distingués dans les lettres, les sciences et les beaux-arts s'était groupé au-

tour de son sympathique directeur, M. Vingtrinier, et ce recueil a occupé une grande place dans le monde littéraire de notre ville. Les motifs honorables qui ont empêché M. Vingtrinier de mener à la cinquante une publication qui avait été l'œuvre de toute sa vie ne sont ignorés de personne, et d'unanimes regrets l'ont suivi dans sa retraite prématurée.

En disparaissant, la *Revue du Lyonnais* a laissé un grand vide dans la presse littéraire ; aussi la Société anonyme du *Monde Lyonnais* a-t-elle cru devoir répondre à un désir général, en créant un nouvel organe destiné aux études littéraires et artistiques. Encouragée par la vive sympathie dont son journal a été l'objet dès le début, et comptant sur l'avenir que cet accueil lui promet, elle a entrepris la grande tâche de fonder une nouvelle Revue qui aura pour titre la *Revue Lyonnaise*.

Journal et Revue marcheront parallèlement, en s'associant sans se confondre. Sortis du même berceau, ils ignoreront ces rivalités qui, sans profiter à personne, rendent souvent stériles de généreux efforts. Ils se partageront le vaste champ ouvert devant eux, et ne se connaîtront que pour s'entr'aider.

Le *Monde Lyonnais*, toujours hebdomadaire, restera dans le domaine de la fantaisie. Sa part sera le Lyon du présent, avec sa physionomie changeante et mobile, les événements artistiques et littéraires, ces mille incidents, remarqués aujourd'hui et oubliés demain, qu'il faut saisir et noter au passage, et qui ne sont rien, s'ils ne sont nouveaux.

La *Revue Lyonnaise*, marchant d'un pas plus lent, revenant seulement tous les mois, grave et sérieuse, conservera l'esprit et les traditions de son aînée. Elle

se consacrera, comme cette dernière, au Lyon du passé, avec ses monuments, ses institutions, ses grands hommes désormais entrés dans l'histoire et qui n'ont plus rien à craindre du temps. Elle parlera aussi des hommes et des choses d'aujourd'hui, dont l'avenir se souviendra, et des grandes questions de la philosophie, de la littérature, de l'archéologie et de l'histoire, trop écourtées et morcelées dans la presse quotidienne.

La nouvelle Revue sera ouverte à tous les écrivains qui, dans les lettres, l'histoire et la philosophie, s'efforcent de maintenir notre ville au rang distingué qu'elle a toujours occupé depuis la Renaissance.

Elle a fait tout d'abord appel à ceux qui ont contribué à la réputation et à la longue existence de la *Revue du Lyonnais*.

La plupart de ces auxiliaires fidèles ont bien voulu accueillir notre demande. Citer les noms de MM. Onofrio, Valentin Smith, H. Baudrier, Nièpce, de Cazenove, Vachez, de Valous, E. Guimet, Steyert, Morel de Voleine, de Charpin-Feugorelles, de Terrebasse, c'est rappeler aux lecteurs de l'ancienne *Revue du Lyonnais* des travaux d'histoire, de philologie, de numismatique, de bibliographie lyonnaises qu'ils n'ont pas oubliés; c'est aussi promettre à nos lecteurs des œuvres originales de la plus sérieuse valeur.

V. de Laprade, notre cher et grand poète, est des nôtres: il nous a donné sa parole, et notre affectueuse admiration saura la lui faire tenir.

A ces anciens et fidèles compagnons d'armes, la *Revue Lyonnaise* a voulu adjoindre des collaborateurs nouveaux, pour élargir le cercle de ses études, et grossir la phalange de ses amis, afin d'avoir moins à exiger de chacun d'eux.

Notre appel a été entendu:

M. X. Marmier, de l'Académie française, nous a promis son concours. M. A. Daudet, l'illustre auteur de tant d'œuvres admirées, a bien voulu se souvenir qu'il était un peu Lyonnais. M. Allmer, le savant correspondant de l'Institut, nous livre ses précieux travaux sur l'épigraphie lyonnaise et sur les monuments antiques du Palais des arts, dont il est le conservateur honoraire. M. Ferraz, professeur de philo-

sophie à la Faculté des lettres de Lyon, M. Regnaud, maître de conférences à la même Faculté, et philologue érudit, M. Burdeau, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ont accédé avec une bienveillance flatteuse à notre demande de collaboration. M. Beaune, ancien procureur général et passé maître dans la science du droit coutumier, M. Lançon, avocat, cet esprit brillant, ce libéral passionné pour l'Angleterre et l'Amérique, M. P. Bonnassieux attaché aux Archives nationales et auteur d'une savante étude sur la réunion de Lyon à la France, M. de Montaiglon, si versé dans l'histoire des arts, se sont joints à nous avec un empressement dont nous avons été touchés.

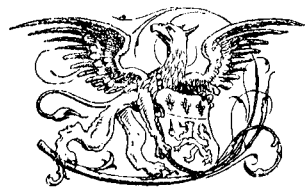
Que tous, amis anciens ou nouveaux amis, reçoivent déjà l'expression publique de notre gratitude.

C'est avec ce cortège d'hommes distingués que se présente au public la nouvelle Revue. Elle ose donc espérer un accueil empressé de tous les amis des lettres et des arts.

Elle compte que le nombre de ses collaborateurs s'augmentera bientôt, et que de près ou de loin, viendront se joindre aux ouvriers de la première heure ceux dont les efforts lui seront encore précieux pour assurer le succès définitif. Le titre de *Revue Lyonnaise* ne doit point écarter nos amis éloignés. Ce nom désigne le berceau de la Revue; mais Lyon ne ne sera pas son unique domaine. On a dit parfois que notre ville était la seconde capitale de la France; elle est au moins le centre des provinces limitrophes dont l'histoire se confond si souvent avec la sienne, de la Bourgogne jusqu'à la Provence, de l'Auvergne et du Forez jusqu'au Dauphiné. La Revue ne l'oubliera pas, elle entend rayonner non pas seulement autour de Lyon, mais plus loin encore, si ses desirs ne sont pas trop ambitieux.

Toutes les collaborations seront bientôt unies par ce lien puissant et cette solidarité que crée une œuvre commune: tous les efforts seront soutenus et conduits par le sentiment unique qui animera la Revue: un culte dévoué et un amour profond des lettres, des sciences et des arts.

LA DIRECTION.



LE SALON LYONNAIS

— Septième Article (1) —

Une très importante société à gros capital va prochainement se fonder dans notre ville. Non loin de Fouilly-les-Oies on a découvert une pierre d'un beau grain et d'une couleur inconnue jusqu'à présent ! Désormais on n'aura plus besoin de peindre les maisons en rouge ; la teinte naturelle de ce granit tirera l'œil à 5 kilomètres. Elle tiendra le milieu entre la brique romaine et le porphyre rouge des obélisques. On peut compter dès à présent sur 150 0/0 de dividende. Du reste, le public jugera lui-même. L'honorable M. Pontbus-Cinier, dont l'amour consciencieux et fidèle pour les beautés de la nature est apprécié de tous les connaisseurs, non content de souscrire largement à l'émission que nous offrons à nos concitoyens, a voulu donner un échantillon de nos futurs produits. On peut voir au Salon quelle intensité pittoresque de coloris présenteront désormais les monuments publics et les maisons des particuliers. Heureusement que le numéro 606 (pas d'allusion) n'a pas employé toute la matière actuellement extraite et qu'il en est resté quelques blocs pour le numéro 607.

Sans ce prospectus je n'aurais jamais compris à quelle intention courageuse avait obéi M. Pontbus-Cinier.

M. Hareux, dans le *Fossé de la Digue*, blanche me paraît avoir inauguré un genre de lumière noire assez bizarre. Ce n'est pas que ce tableau ne renferme des qualités d'observation et de peinture fort remarquables. C'est même un bon tableau dans toute l'acceptation du mot. Mais à la place du peintre j'éclairerais autrement. Je ferais comme M. Pelouze : quelle transparence dans l'air, quelle légèreté dans les eaux, quelle souplesse dans le feuillage ! Comme cette nature si fine et si élégante est cependant puissante et fière ! *Les bords de l'Orne* méritent de grands éloges, et je ne regrette, pour la *Chaumière à Batilly*, qu'un peu d'indécision vers la gauche du tableau.

Je ne puis me résoudre à parler de M. Allemand. Un nom illustre a droit à des ménagements. En souvenir du père j'épargne le fils. On dit qu'il aime la nature — c'est toujours la même histoire : on n'aime que les ingrats. Voyez plutôt M. Arlin et les *Moulins de Saint-Clair*. Ont-ils assez boudé sur la toile, ces malappris ? moins cependant que les *Environs d'Artemare*, malgré tout le travail consciencieux de M. Karcher.

(1) Voir le *Monde lyonnais* des 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février et 5 mars 1881.

Paul Flandrin est à la fois un artiste et un souvenir. Mais pourquoi s'obstine-t-il à traiter le paysage comme s'il était le Poussin ? Autrestemps, autres mœurs. Je ne suis pas suspect de férocité à l'endroit du paysage historique. mais le comble du scrupule, c'est assurément de ne mettre dans le paysage historique ni l'histoire ni la nature.

M. Gorse est un artiste d'avenir, il faut qu'il apprenne à composer ses tableaux, ou si l'on veut, à choisir ses études et ses points de vue. Ses saules sont excellents, mais le regard s'éparpille dans ce paysage où les accessoires prennent une importance exagérée. J'aurais voulu, pour le fond de cette toile, un ciel comme M. de Léon sait les peindre, ou la disposition adroite de M. de Maniquet.

M. du Poizat n'a pas continué ses audaces ; son tableau de l'année dernière était très discuté, mais c'est déjà quelque chose pour une toile de mériter la discussion. Le *Christ marchant sur les eaux* est d'une teinte vulgaire, d'une hardiesse mal servie et d'une exécution douteuse. Rien de plus froid que les *Marhigues* : c'est une marine sans défauts et sans qualités. Le peintre a eu tort de ne pas persévérer dans ses recherches un peu incohérentes, mais honorables. J'adresse le même reproche à M. Stengel. Cet esprit distingué, qui a toutes mes sympathies, avait commencé par des écarts de couleur moins heureux que bizarres, mais où l'on sentait un tempérament d'artiste. Les voyages l'ont perdu. Il a rapporté des bords de la Meuse une provision d'enthousiasme pour la manière des peintres anciens ; je lui souhaite de l'épuiser bien vite. Pour un homme de valeur, le pastiche ne peut être qu'un amusement.

J'aime assez le *Retour de pêche* de M. Tattegrain. Il y a dans le coloris un peu terne de ce peintre, une science d'observation et une modération d'effets très heureuses. Quant à M. E. Roman, il a voulu tenter l'expérience d'Apelles. et a crânement appliqué sur la toile toute sa palette. Recommandé aux marchands de couleurs pour enseignes comme faisant marcher le commerce.

Il y a de bonnes intentions dans les *Pêcheurs* de M. Cogen. Il y a surtout une impression pittoresque à laquelle on ne peut se soustraire. A première vue on est choqué de cette teinte sombre qui mêle la mer et les chevaux dans une monotonie éteinte. En persévérant, on est récompensé de sa peine, et cette toile prend de l'intérêt.

M. Philipsen s'est figuré qu'il suffisait de copier d'ici une barque, de là un bleu de ciel pour devenir un peintre de marines. A sa place j'aurais prié la Commission de mettre l'*Étang de Thô*, d'Appian, entre la *Plage de Saint-Sébastien* et les *Rochers du Pas-Ronclé*, ou encore j'aurais demandé au ministre compétent un brevet d'invention pour un nouvel et ingénieux procédé de découper les vagues à l'emporte-pièce.

J'ai déjà, dans ce même journal, parlé des tableaux de M. Appian. — Je vous ai décrit ces vues de Collioure et de son littoral, l'une avec le gros temps qui menace; l'impression saisissante des nuages qui envahissent toute la toile et chassent au loin les dernières bandes d'un azur qui disparaît; l'autre, avec l'ensoleillement radieux d'une après-midi, la plage tranquille, les maisons éblouissantes de lumière... Mais qu'est-ce que je dis? Voilà que je parle des envois de M. Appian au Salon de Paris! Tant pis, c'est fait; et pour cette année ce peintre se passera de compte rendu.

ALPHONSE D'ASQ.



SONNET MODERNE

*L'autre jour (et vous me croirez si vous voulez,
Car un évènement simple est souvent bizarre),
Ayant sous mon bras des paquets bien ficelés,
Je me dirigeai vers la gare Saint-Lazare.*

*Après avoir pris mon billet, sans démêlés,
J'entre dans un wagon, et j'allume un cigare
D'un sou. — Le train, dont nous étions fort désolés,
Étant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.*

*Puis le train siffle, et fait halte. Au même moment
Un monsieur, pénétrant dans le compartiment,
Demande nos billets comme on fait une quête.*

*Nous, parvenus enfin à notre station,
Nous lisons nos billets sans contestation
A l'employé portant un O sur sa casquette.*

FRANCIS COPAIN.



DEUXIÈME LETTRE A M. V. DE LAPRADE

Sur son livre *Contre la musique*

— Fin (1) —

La mélodie et l'harmonie, au contraire, n'ont rien de physique : ce sont les rapports immatériels des sons matériels. Pour les percevoir, le sens de l'ouïe ne suffit pas; il faut encore des facultés intellectuelles; il faut être capable de mémoire, de comparaison et de jugement esthétique, etc. C'est en ce sens que Leibniz a dit admirablement : « La musique est un calcul secret que l'âme fait à son insu. » A son insu, car je ne raisonne pas, lorsque j'entends une œuvre musicale, pour reconnaître, au vol de l'idée, si cet intervalle est une quinte ou une sixte, si cet accord est tel ou tel : je peux le faire, mais ce n'est plus œuvre d'artiste, c'est œuvre de savant qui étudie ses impressions. A mon insu je perçois les rapports des sons, je saisis la mélodie, je goûte l'harmonie, je comprends la musique : cette perception, cette intelligence, cette volupté, je n'en fais pas honneur à mon oreille : c'est un calcul secret de mon âme.

De ce calcul secret, en principe, les bêtes sont incapables : elles vont jusqu'à la sensation et non au delà.

Je dis en principe; car les bêtes ayant, comme nous en sommes convenus, quelque chose de ces facultés qu'on observe plus marquées chez l'homme, il n'est pas déraisonnable, soit en éduquant l'animal, soit en simplifiant à l'extrême les rapports constitutifs de la mélodie ou de l'harmonie, de supposer que cette musique simplifiée sera comprise par l'animal. Nous voyons en effet les chevaux de la cavalerie reconnaître les sonneries de trompette; mais il se peut qu'ils les reconnaissent plutôt au rythme qu'à la phrase mélodique; le chien d'un régiment d'infanterie reconnaît aussi bien les batteries de tambour. En outre, ce que le cheval ou le chien comprend dans les sonneries ou les batteries, ce n'est probablement pas la signification musicale, mais la signification conventionnelle : de même, le chien savant obéit à un signe de son maître, et rattache à ce signe l'idée d'un tour d'adresse spécial à exécuter. Ce n'en est pas moins la preuve de facultés intellectuelles; mais ce n'est pas la preuve de facultés musicales et esthétiques. L'animal ne peut pas plus comprendre et goûter la musique que la géométrie ou la morale : le beau, le vrai, le bien, n'existent par pour lui.

La musique est inaccessible à l'animal : le son est de son domaine parce qu'il est matériel; et une observation relative à la peinture démontre que je suis dans le vrai en faisant cette distinction. Vous êtes d'accord avec moi pour proclamer que les animaux ne sentent pas la peinture, mais

(1) Voir le *Monde Lyonnais* des 15 et 22 janvier et 5 mars 1881.

qu'ils sont sensibles à l'impression de certaines couleurs : le rouge, par exemple, irrite le taureau et réjouit le dindon. Eh bien ! si vous présentez à un taureau tel tableau de Protos, ou la *Vengeance au Sérail* de Regnault, il est probable que le taureau foncera sur la toile. Si vous mettez un dindon devant le *Stasmo* de Raphaël qui est au musée de Madrid, il est probable que le dindon gloussera. Et vous, par respect pour la peinture, vous vous récriez que le rouge des pantalons, du sang et des étoffes orientales, que la teinte brique du chef-d'œuvre de Raphaël, sont seuls causes de ce désordre ; tandis qu'un chien qui hurle quand je joue de la flûte, un âne qui braie quand passe une fanfare, vous semblent apprécier la musique et non témoigner de la vivacité de leur sensation acoustique.

Cher poète, vous êtes injuste envers la musique ! Vous ne voyez en elle que l'élément matériel, le son, et vous négligez tout le reste. L'élément matériel est nécessaire à tous les arts, je l'ai déjà dit : tous les arts empruntent le secours de la matière, la peinture à la couleur, la sculpture au bronze ou au marbre, la poésie et la musique aux vibrations de l'air. Mais à ce point de vue même, ne semble-t-il pas que la musique et la poésie soient mieux partagées, et qu'elles touchent moins à la grossièreté de la matière ? On dirait presque qu'elles s'en passent, tant leur substance est légère, tant l'air échappe à la perception physique, tant on peut difficilement surprendre par les sens, la matérialité du son. Pourtant vous allez jusqu'à dire que la musique est, plus que tout autre art, subordonnée à l'élément matériel, et vous louez la peinture de s'en pouvoir absolument passer. « Dans cet art au moins, dites-vous, l'intelligence et la volonté du maître peuvent réduire à leur gré la part de cet élément secondaire (la couleur), le supprimer même complètement, puisqu'un simple crayon est encore de la peinture. Ce fait et l'incapacité de certains hommes, parfaitement intelligents et bien doués, à discerner certaines nuances, prouvent le caractère tout matériel et relatif de la couleur, quand la ligne est tout intellectuelle et possède quelque chose d'absolu. » J'avoue, à ma honte, ne pas saisir nettement votre distinction de la ligne et de la couleur. En quoi la ligne est-elle moins relative que la couleur ? En ce qu'elle est comprise de tout le monde ? Cela n'est pas exact : il y a des maladies de l'œil qui déforment ou enlèvent la perception de la ligne, comme le daltonisme modifie celle de certaines couleurs. En quoi est-elle plus intellectuelle ? Serait-ce parce que la ligne n'existe pas dans la nature ? Assurément lorsque je fais un dessin au trait, je mets sur le papier quelque chose qui n'a aucune réalité : ces purs profils que Pérugin indique si fortement et qu'il semble cercler d'un fil de fer, ne sont pas dans la nature ainsi définis. Le trait est, si vous le voulez, un signe conventionnel,

mais dont la valeur n'est pas purement intellectuelle comme celle d'un mot pour désigner l'objet. Le trait a pour but de produire sur notre œil une des impressions que produirait l'aspect de la chose elle-même : il produit la même impression, bien qu'il ne soit pas la chose ; il la produit par un artifice. Mais ce n'en est pas moins un signe matériel, ni plus ni moins que la couleur, relatif comme la couleur, et destiné comme elle à agir matériellement sur l'œil, pour donner ensuite un élément à notre activité intellectuelle. Le sens délicat des peintres ne s'y trompe pas : vous les entendrez dire parfois d'un dessin qu'il a de la couleur, assimilant ainsi deux éléments d'expression qui sont véritablement de même ordre et de même nature.

Au surplus, croyez-vous que dans la musique vous ne puissiez réduire l'élément matériel ? Si les voix de l'orchestre vous paraissent s'adresser trop à la sensualité, écoutez un quatuor à cordes. C'est encore trop : supprimez le quatuor, prenez la partition, et alors, la tête dans vos mains, lisez la musique : l'élément matériel a bien disparu ; les points noirs du papier n'ont absolument pas d'autre valeur que celle de *signes* ; ils suffisent cependant à vous dire la pensée de l'artiste. Vous pouvez être sourd, comme l'était Beethoven dans ses dernières années, et comprendre, et goûter, malgré cette surdité, le charme de l'œuvre musicale. Je sais un vieux et savant musicien, qu'un de mes amis trouvait un soir, au coin du feu, plongé dans une partition de Wagner ; et comme il lui demandait s'il n'était pas allé l'entendre à la représentation : « Non, répondit l'artiste, sans y mettre aucune malice ; j'aime mieux lire la chose : au théâtre, tout ce bruit me gêne. »

Ceci étant à proprement parler un *comble*, je m'arrête et je conclus : la musique ne s'adresse pas au système nerveux ; elle comprend un élément matériel, le son, et elle passe par un de nos sens, l'ouïe, pour arriver à notre âme : en cela elle est identique à tous les arts. Mais, comme pour tous les arts, son empire est l'âme humaine ; c'est sur notre âme qu'elle agit, c'est notre âme qui la sent, la comprend et la juge.

Pardonnez-moi, lecteurs, d'avoir insisté pour démontrer l'évidence. Et vous, cher et grand poète, qui aviez nié l'évidence, excusez-moi d'avoir osé vous contredire : je ne pense pas vous pouvoir convaincre, mais je ne désespère pas (tant je crois à la force de la vérité) que, ramené de nouveau à ce sujet, et reprenant vos anciennes méditations, vous ne trouviez en vous-même des raisons de douter d'abord, et un jour peut-être de vous convertir. Quelle joie dans le ciel de la musique à la conversion d'un pécheur tel que vous, et quelle gloire que la conquête d'un si illustre poète pour un misérable flûtiste tel que moi !

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE,



LES BALS DE SOCIÉTÉ

Paris, 10 mars 1881

A't fait dernièrement une découverte, qui, comme bien vous le pensez, n'empêchera de dormir ni Guérin ni Pasteur. Je m'imaginai qu'en dehors du monde et du demi-monde — du demi-monde et du monde si vous préférez, — il n'y avait que le théâtre où un désœuvré pût passer son temps.

Je ne sais si les bals de société existent à Lyon, je sais seulement qu'ils sont, à Paris, dans un état florissant. Monselet leur a bien lancé quelques foudres de son air jovial, à moins que ce soit Scholl qui ait tonitrué; ils ne s'en portent pas plus mal pour cela.

Le monde est un milieu factice, dans lequel il fait bon vivre et où il est nécessaire de vivre; mais partout il se ressemble, partout il est le même, et il en devient fastidieux. La soirée de M^{me} X n'est pas autre chose que la soirée de M^{me} Y, transportée dans un local différent, avec des personnages divers; seul le buffet diffère. Vous avez toujours devant vous les mêmes jeunes filles à marier, et les mêmes épouseurs qui s'efforcent d'épouser les dots d'icelles; et les mères qui travaillent à placer leurs filles, comme les pères qui cherchent à caser leurs garçons, font, quelque part qu'ils se trouvent, la même mine. On ne vient pas au bal pour s'amuser, on y vient pour faire des affaires. Le bal c'est la Bourse des amours, et tout le monde est agent de change dans cette Bourse-là.

Que dire du demi-monde? Je m'adresse peut-être à des gens qui y ont laissé leurs cheveux. C'est la forêt de Bondy, et quelquefois, mais rarement, celle de Robinson; on s'y amuse par moments, pas souvent pour son argent, et on y est toujours volé. Il y aurait là-dessus de longues histoires à raconter. Je passe.

Le monde de société, il faut bien lui donner un nom, est de formation récente. Il n'existait pas il y a quelques années; il se développe aujourd'hui. Est-il réellement plus amusant que les deux autres? Je n'oserais l'affirmer. Je dirai seulement qu'il a pour moi l'attrait de la nouveauté, qu'il m'intéresse parce qu'il est neuf, et que je lui trouve, à tort ou à raison, des allures plus franches et plus vivantes. A vrai dire, ce n'est pas la distinction même; ce n'est pas non plus la licence; mais ce n'est point du postiche.

Je n'ai pas l'horreur de la grande dame qui s'est cadennassée

dans son corset et qui montre de sa poitrine, avec pudeur, tout ce que la pudeur lui permet de montrer; cela ne me déplaît point. La cocotte aussi a du bon. Mais ce que j'aime pour l'instant, c'est la petite bourgeoise qui, ne fréquentant pas le monde, essaye de se créer un monde de rencontre et d'occasion, qui rit pour rire, qui s'amuse pour s'amuser, et qui frétille tout à l'aise.

Je ne suis pas un disciple de cet homme pyramidal qui s'attribue modestement à lui-même le titre de chef d'école. Je n'ai rien de Zola dans l'âme. Mais un brin de réalisme ne me fait pas peur. Et je fais des études dans les bals de société.

Le petit négociant, qui vit retiré dans son magasin du Marais, et qui a sa femme pour teneur de livres, offre le samedi soir à sa laborieuse épouse l'agrément de pirouettes en cadence. Si la femme est âgée, elle est alors mère d'une fille qu'elle conduit dans ces réunions dont elle eût fait sa joie lorsqu'elle-même était jeune.

Ce monde-là est nombreux, et il éprouve, comme vous et moi, le besoin d'avoir, de temps à autre, un peu de lumière dans les yeux et un peu de musique dans l'oreille. S'il a bien travaillé pendant la semaine, il s'amuse un peu lorsque la semaine est terminée. Le samedi soir il va au bal, et le dimanche au théâtre.

Il y a les bals ouverts et les bals fermés. Les premiers sont ceux qui sont donnés au bénéfice d'une œuvre quelconque, et dans lesquels on peut pénétrer en payant son billet; les autres sont organisés par des gens qui se connaissent peu ou prou, et qui essayent de former un milieu dans lequel ils rencontrent autant que possible les mêmes usages.

Les bals ouverts sont généralement donnés dans les grands hôtels, qui sont organisés à cet usage et qui disposent de vastes saïons. Les bals fermés sont moins brillants et d'allure plus modeste. Mais, d'un côté comme de l'autre, le genre de public est le même.

Les présentations sont chose superflue; les danseuses font tapissier autour de la salle, et chacun les invite selon que sa fantaisie le pousse; il se peut qu'on soit rebuté par quelque farouche personne venue là seulement pour voir. Eh bien! la consolation vient vite si la prude a une voisine plus alléchante qu'elle. Ce n'est pas comme à Mabilly, ou bien encore comme à Bullier, où l'on peut se dispenser de toute conversation en offrant du champagne ou du *pale ale*; il faut se montrer aimable, se mettre en frais d'esprit, et s'ingénier à plaire aux belles. Et après bien des efforts, bien des rencontres successives, on en arrive modestement à flirter tendrement, comme si l'on filait le parfait amour. Ainsi qu'ailleurs, du reste, un homme habile peut, en bien s'y prenant, laisser le flirtage au loin derrière lui. Partout où il y a des femmes, il y a des cœurs incompris, qui ne dédaignent point, à l'occasion, de trouver quelqu'un qui les comprenne. Les bourgeoises sont femmes comme les marquises, et il leur arrive d'avoir l'impudence d'être plus femmes que les duchesses.

Mais alors c'est comme dans le monde? me direz-vous. Mon Dieu, oui, à cette exception près que l'on n'est pas guindé, que l'on n'est pas prétentieux, et que les jolies femmes ne s'imaginent pas qu'il est de leur devoir de s'enjuponner dans leur dignité. Il n'y a là ni ambassadeurs ni ambassadrices, mais l'on danse gaiement, parce que l'on ne danse ni avec des cocottes ni avec des bégueules; il est vrai que l'on est exposé à des... erreurs de linguistique. Que faire à cela?

Je sais une ravissante Anglaise, bien Française d'ailleurs, la nièce d'un tailleur belge, dont la beauté ferait sensation dans les salons les plus huppés. Eh bien! la malheureuse se rappelle de quelque chose, et elle vous dit avec désinvolture: « Oh! Monsieur, comme

voilà-z-un joli air ! » Que voulez-vous que cela me fasse, je vous le demande ? Je ne l'entends pas, lorsqu'elle parle ainsi, et elle a de si jolis yeux ! Je regarde ces jolis yeux qui d'amour mourir me font. Je fais abstraction des barbarismes et des solécismes. C'est bien simple. Et je déclare que mon Anglaise serait la fille la plus exquise qu'il soit au monde, si sa marotte n'était point de chercher un mari. Elle deviendra la femme d'un général russe, ou bien une belle petite dont les jolies dents croqueront des banquiers. Elle n'aliénera son capital, car elle a son capital, qu'en échange d'un bon contrat, passé par devant ou par derrière M. le Maire.

On pourra m'en blâmer, et je ne suis pas éloigné d'être de l'avis de ceux qui me feront la leçon, mais je suis presque tenté de croire et de dire que les expositions d'épaules, qui ne sont qu'odieuses dans le demi-monde, où elles ne sont à proprement parler qu'un étal, sont d'un goût plus relevé dans les bals du samedi que partout ailleurs. La farine et le plâtre ne sont malheureusement pas inconnus, mais l'émail est profondément ignoré. Et le naturel, ce précieux naturel qui, lorsqu'on le chasse, revient si rarement au galop, engendre, en ces lieux d'où il n'est pas banni, une agréable gaieté, dont on fait provision, et qui vous permet ensuite d'aller, pas trop tristement, vous morfondre dans les salons en faisant deux doigts de cour à quelque héritière dont le sac d'écus ira grossir le sac d'écus du philistin qui pendant la dernière valse, vous a écrasé le gros orteil.

JULÉS RAMBERT.



CAUSERIE MUSICALE

Le deuxième Concert de la Sainte-Cécile a pleinement réussi, samedi dernier, dans la petite salle du quai Saint-Antoine. Le chœur de Gounod *Près du fleuve étranger*, a été chanté avec un ensemble remarquable, bien que les nuances aient été un peu négligées. Les ténors notamment nous ont paru manquer de cohésion dans les attaques. *Marie-Magdeleine*, une des œuvres les plus remarquables de Massenet, a été rendue d'une façon très remarquable. Les quatre chœurs dont la note dominante est tour à tour la fraîcheur, l'ironie, le terrible, le grandiose, ont été chantés avec une précision et un ensemble des plus honorables. Le chœur épique de la *Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, d'une originalité et

d'une harmonie imitative saisissantes a été mené avec une vigueur peu commune.

L'Air d'*Œdipe à Colone* de Sacchini et le grand air de *Joseph*, complétaient le programme composé avec goût, mais d'une façon par trop parcimonieuse, c'est un reproche que nous sommes heureux d'adresser à M. Reuchsel. Nous serons heureux d'entendre prochainement, l'œuvre tout entière de *Marie-Magdeleine* avec l'orchestre du Grand-Théâtre. C'est une idée heureuse, que M. Reuchsel doit réaliser s'il veut contenter tous ses auditeurs.

La maîtrise de l'église primatiale de Saint-Jean a donné, le jeudi 3 mars, son concert annuel dans la crypte de la nouvelle chapelle de Fourvière. C'est là une audition musicale des plus remarquables. Il en faut féliciter M. l'abbé Neyrat pour son goût éclairé et pour le choix judicieux qu'il a su faire d'œuvres originales, pour la plupart inconnues à Lyon.

C'est un véritable cours d'histoire musicale qu'il nous fait suivre à chacun de ses concerts.

Parmi les morceaux les plus remarquables, il faudrait citer le programme tout entier, nous parlerons, en premier lieu, du chœur extrait du *Paradis perdu* de Rubinstein.

L'appel des anges au pied du trône de Dieu est d'une harmonie grandiose très mouvementée et d'une sonorité exquise. Le célèbre compositeur a trouvé là l'une de ses plus belles inspirations.

Le *Pays bienheureux*, de Gounod, servait de contraste à ce chœur mélodique, et faisait valoir, par sa grâce, le chant de guerre cosaque, composé de mélodies populaires russes, harmonisé par Balathisef et Rimski-Korsakoff. Une havanaise de Barbieri, très originale et très rythmée, a eu les honneurs du *bis*.

M. Trillat a exécuté le menuet du quatrième concert de Haendel pour orgue et orchestre avec tout le talent qu'on lui connaît.

Le *Martyr d'Antioche*, oratorio de Sullivan, terminait la première partie du concert. On a admiré le contraste des chœurs chrétiens et païens, très juste de couleur et de ton.

Un fragment de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, le *Sommeil et les Terreurs d'Oreste*, nous a paru rallier les suffrages des connaisseurs. C'était la partie importante du concert, et nous n'avons que des éloges à adresser aux exécutants et au soliste, pour la façon très remarquable dont ils se sont tirés de cette musique d'un de nos plus grands compositeurs dramatiques.

Un chœur persan de Glinka, l'auteur célèbre de la *Vie pour le Czar*, l'*Alleluia* du *Messie* de Haendel, un chœur sans accompagnement de Gibbons, musicien anglais du XVII^e siècle, et surtout la fantaisie de Beethoven pour piano, chœur et orchestre, ont obtenu ensuite les applaudissements de l'auditoire. Une foule de plus de deux mille personnes n'a cessé de témoigner par ses rappels et ses bravos de tout le plaisir délicat que les divers morceaux du programme lui ont fait éprouver. Ce concert fait le plus grand honneur à M. l'abbé Neyrat, et il est à regretter que nous n'ayons pas plus souvent l'occasion d'entendre ses élèves. La semaine s'est terminée brillamment par un concert donné au Grand-Théâtre au bénéfice des vieillards musiciens de la III^e société de secours mutuels.

Camille Saint-Saëns, le nouveau membre de l'Institut, et l'un des chefs les plus autorisés de la nouvelle école musicale moderne, était l'étoile de cette fête artistique, et nos lecteurs n'ignorent pas que c'est une étoile de première grandeur.

On a fait une ovation au grand musicien français, sous le triple rapport du compositeur, du chef d'orchestre et de l'exécutant. Comme virtuose c'est un des maîtres du piano. Il est impossible

de voir un virtuose se jouer des plus grandes difficultés, avec cette sûreté, cette précision et ce charme, qui fait qu'on ne se doute pas que c'est difficile, puisque l'on est charmé.

Son concerto en sol mineur, a été enlevé avec un brio incomparable. La deuxième partie a été applaudie et acclamée.

Sa *Suite Algérienne*, une improvisation des pays africains, est un bijou de grâce, de charme et de rêverie. La marche militaire laisse seule un peu à désirer. Le compositeur ne l'a pas traitée avec le même soin que les premiers morceaux de sa symphonie. Quant à son septuor pour piano, trompette et instruments à cordes, c'est original, d'une jolie facture, très bien rythmée, et d'un coloris ravissant.

Nous ne parlerons pas de la kermesse et de la valse de *Faust*; le compositeur s'est éclipsé dans cette fantaisie devant le virtuose, mais il a fait rendre à son piano toutes les ressources de l'orchestre, avec un style incomparable.

Acclamé, fêté, applaudi, le grand artiste est venu nous jouer sa pavane d'*Étienne Marcel* et une étude de sa composition, qu'il est certainement seul à jouer, avec cette fougue et cette vigueur. C'est une des belles journées musicales de l'année, et M. Saint-Saëns, qui nous a donné la primeur d'*Étienne Marcel*, se souviendra de l'accueil enthousiaste et reconnaissant de ses Lyonnais.

Aimé Gros conduisait l'orchestre, qui a été à la hauteur des circonstances et qui a contribué au succès de la fête en enlevant magistralement l'ouverture de *Ruy Blas* de Mendelssohn, un air bizarre et original de Th. Ritter, qui fait plus d'effet sur le piano qu'à l'orchestre, et le *Carnaval turc* d'Alexandre Luigini que l'on aurait fait bisser s'il n'avait été à la fin du concert. M^{lle} Marguerite Baux et M. Seguin prêtaient leur concours gracieux à cette solennité. Comme on le voit dans ce firmament de l'art, il n'y avait que des étoiles.

Je laisse pour la semaine prochaine la musique du *Grand Casimir* aux Variétés. La place me manque, et puis je ne veux pas dans une aussi belle semaine au point de vue musical, finir en queue de poisson.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.

ÉCHOS DE LA SEMAINE

Ce soir, samedi 12 mars, à 8 heures, aura lieu, dans la salle d'armes Voland, 5, rue Confort, un grand assaut, sous la présidence de M. le général Bréart. Les meilleurs maîtres d'escrime, civils et militaires, prendront part à cette séance qui promet d'être des plus brillantes. Que les amateurs se le tiennent pour dit.

CONCERT LUIGINI. — Demain dimanche, 13 mars courant, aura lieu, à 11 heures et demie précise, dans la salle du Grand-Théâtre, le concert annuel de M. Alexandre Luigini, premier chef d'orchestre. On y entendra M. Ondricek, violoniste, Mme Bosquet-Luigini, pianiste, et M. Bosquet, pianiste, ex-maestro de la cour royale d'Espagne. Mmes Marguerite Baux, Jeanne Devriès, Lacombe-Duprez et Hamilton prêteront leur concours à cette fête artistique, ainsi que MM. Delabranche, Seguin, Montfort, de Kegel, Barbe, Sernin, Reine et Forestier, les orchestres du Grand-Théâtre et de la SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE et les chœurs du Grand-Théâtre.

M. Ondricek est un jeune violoniste hongrois (il n'a que vingt-trois ans), premier prix des conservatoires de Paris et de Prague, dont l'incomparable talent a déjà conquis un des premiers rangs parmi les virtuoses célèbres. Voici, du reste, l'opinion d'un de nos critiques les plus connus de la presse parisienne :

« Le talent de M. Ondricek a l'envergure et l'originalité de celui d'un grand artiste. Les *Arts hongrois* d'Ernst, d'une contexture si bizarre, ont été comme l'exposé, mais un exposé éblouissant de ses qualités maîtresses.

« M. Ondricek les a développées ensuite dans la *Danse des Sorcières* de Paganini. L'archet chante avec âme et parlé avec feu. Les sons demeurent toujours d'une pureté paganinienne, soit qu'il escalade les hauteurs les plus ardues du registre suraigu, soit qu'il se précipite dans les dernières profondeurs de la quatrième corde. Mais il excelle surtout dans les chants aériens comme timbre et comme expression. Inutile d'ajouter que le succès de ce jeune virtuose a été immense comme son talent. »

M. Bosquet est un pianiste-compositeur de premier ordre dont la réputation, très grande en Belgique, s'est affirmée en France depuis qu'il habite Paris.

Joignez à ces artistes Mme Bosquet-Luigini, l'élite de notre troupe lyrique lyonnaise, l'orchestre et les chœurs; avec de tels éléments et un programme plein de surprises, le concert du 13 mars sera incontestablement le plus remarquable de la saison.

DIMANCHE dernier, 6 mars, à midi, a eu lieu, dans la grande salle de la Faculté des sciences, l'assemblée générale des membres de l'Association des anciens élèves du lycée de Lyon. La réunion a été très calme et peu nombreuse; soixante membres à peine étaient présents. Il a paru qu'on peut en imputer la cause aux ordres du ministre de la guerre qui, à cette époque de l'année, conspire avec les attrait de la chasse à la bécasse pour éloigner de Lyon un certain nombre d'anciens élèves. Cependant, vers six heures du soir, plus de cent vingt camarades trouvaient moyen de se grouper autour d'une table fort appétissante dans les salons Casati.

Si le calme a régné pendant la séance du matin, la gaieté a pris sa revanche dans la soirée, et présidé, en vraie maîtresse de maison, à tout le banquet. Le recteur de l'Académie, le proviseur du lycée et deux des derniers lauréats de l'Association assistaient au dîner comme invités. Au dessert, plusieurs toasts sympathiquement applaudis ont été portés, entre autres : « Au futur 80^e anniversaire du poète de la nature, Victor de Laprade ! » M. le Proviseur a lu ensuite une vingtaine de strophes sur le refrain connu : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait »; puis, un concert improvisé, légèrement intermittent, finement conduit par les lettrés et les artistes de l'Association, et permis aux convives de goûter à la fois le charme de la bonne musique et de la bonne camaraderie.

Le cirque Rancy, en faisant salle comble tous les soirs, ne fait que recueillir le succès qu'il doit à son ingénieuse installation et à son excellente troupe.

Le public ne se lasse pas d'applaudir M. Palmers dans son travail sans selle, et miss Sarha passant à travers des cercles de feu.

Les deux sœurs, miss Adéline et miss Élixa, avec leurs trapèzes volants font évanouir les dames, et les huit, merveilleux étalons présentés par M. Alph. Rancy, font l'admiration des sportsmen. N'oublions pas le clown Alphano dont les bouffonneries suscitent les rires universels, et M. Tosi, le violoniste imitateur.

Vous dire que la soirée se termine par le grand bonheur des enfants, c'est vous parler de *Cendrillon*, grande pantomime féerie, jouée par quatre-vingts enfants avec un sérieux et un entrain incomparables.

Le *Monde lyonnais* présente à ses lecteurs un nouveau journal satirique et illustré, la *Charge lyonnaise*. Le premier numéro de la *Charge lyonnaise*, paru depuis quelques jours, contient les caricatures fort bien réussies de M. Gaillon, futur maire de Lyon, et de M. Aimé Gros, futur directeur de nos théâtres municipaux, plus des reproductions, en charge, des tableaux les plus remarquables à l'Exposition actuelle de la Société des Arts.

Nous souhaitons bonne chance à notre nouveau confrère.

SAINT-POTHIN.



REVUE DRAMATIQUE

M. SARDOU est un homme embarrassant. Il paraît difficile, en plein XIX^e siècle, de ne pas s'incliner devant le triomphe, et il est baroque, pour un chroniqueur, de regretter qu'un académicien n'ait pas plus souvent des succès d'estime.

Pourtant, le talent de M. Sardou comporte ces regrets. C'est un des heureux du monde : ses pièces font à la fois la fortune des *impresarii* et la sienne. Il a mis son esprit en coupe réglée et le débite avec intelligence. Doué d'un flair admirable, il entend à merveille la pratique des affaires, et l'histoire du génie à l'hôpital, n'est pour lui qu'un roman. Se trouvant jeté dans un siècle où l'on n'estime que les adroits, il a conquis les sympathies de ce siècle. Ce n'est pas le premier venu qui aurait imaginé une exploitation aussi lucrative des erreurs, des préjugés, des passions contemporaines. Il fait ses pièces comme s'il mettait au théâtre un *premier Paris*. Il écoute, avec des oreilles d'une finesse aiguë, les mille bruits du jour... et de la nuit. Il tâte le pouls à l'opinion du moment, il guette la question brûlante, et quand il aperçoit qu'on s'emballa, *presto presto*, trois, quatre ou cinq actes. Beaucoup d'esprit dans le dialogue, beaucoup de soins dans la préparation d'une sauce pimentée, un savoir-faire inouï, un *chic épantant*, un ressassement prodigieux de tous les vieux trucs, le *un* et le *deux* consacrés à des gaudrioles, le *trois* au nuage, le *quatre* à l'orage, le *cinq* au feu d'artifice, et avec des pattes de mouches, ou la lecture d'un article de journal comme moyen dramatique, *ça y est*. Difficiles, si vous n'êtes pas contents, d'autant qu'il y en a pour tous les goûts : haute moralité et grivoiserie affriolante, élans religieux, effronterie matérialiste, septiscisme raffiné du viveur, ambition remuante des crève-faim politiques, petites misères, petites passions, petits moyens, petits résultats, — que restera-t-il de tout ce théâtre dans quelque cinquante ans, moins peut-être ? Le nom célèbre d'un entrepreneur de succès dramatiques, la renommée d'un habile *fabricant*, la gloire sans mélange d'un chatouilleur ; car il sait gratter au bon endroit, et surexciter cette petite bête qui, pour nous autres boulevardiers idiots, est la moitié de notre esprit et le tout de notre cœur.

Académicien millionnaire, vous êtes bien coupable. Je sais que vos débuts furent pénibles, et que vous avez gardé de cette époque des accès de rage froide contre la bêtise du public. Mais aujourd'hui, vous êtes roi, et vous devriez pardonner : renoncer à ce pari gouaillier que vous gagnez tous les jours, en faisant jamber à plat ventre la critique contemporaine devant les har-

diesses, j'allais dire les énormités d'un incontestable talent. Toutes les gloires, vous les avez ; tous les succès, vous les connaissez. Apprenez l'art courageux de vous faire siffler, s'il le faut, avec une pièce sérieusement pensée, consciencieusement mûrie. Si vous voulez absolument adopter ce système malheureux, de traiter à la scène toutes les questions du siècle, allons, un peu de conviction. Attelez-vous à quelque chose, fût-ce à un sophisme comme Dumas, ou à une illusion comme Augier. Le fond du genre dramatique, c'est encore, quoi qu'on en dise, le respect de soi-même et du public.

Il y a évidemment, dans les trois actes de *Divoçions !* une idée heureuse et vraiment comique ; une, sans plus : celle dont le développement dans le deuxième acte mérite l'approbation d'une critique réfléchie. L'erreur qui arrache à M^{me} des Prunelles l'aveu de ses stratagèmes, calme les inquiétudes de son mari, et amène très naturellement cette scène psychologique où la jalousie naissante de l'épouse éclate en accents irrésistibles. — Le détail, finement ciselé, de ses regrets qui étouffent ses espérances, le dépit de la femme qui enrage de perdre, non son mari, mais un adorateur : voilà de la comédie et de l'invention. Mais quelle exposition languissante, quel dénouement péniblement traîné ! Quoi, un acte tout entier, avec des hors-d'œuvre insignifiants, pour apprendre au public que M^{me} des Prunelles est en *crise* ; un acte, pour une scène, disons le mot, pour une tirade ! Et, pour terminer la pièce, encore un acte, dont les péripéties monotones sont prévues, avec un dialogue perpétuel. Car enfin, il ne faut pas compter comme sérieuses ces apparitions grotesques d'Adhémar et du commissaire de police, de ce commissaire qui intervient avec tant d'à-propos, ainsi que l'exempt dans *Tartufe*, pour permettre aux auteurs de terminer la comédie, ce qui eût été difficile sans une invention aussi neuve. Un de mes confrères a très judicieusement remarqué qu'il n'y a qu'un acte dans cette bouffonnerie ; le *un* et le *trois* ne devraient être que la première et la deuxième scène du *deux*. Ces fautes de composition étonnent au premier abord : en réfléchissant, on comprend l'intention de l'auteur. Son but était de faire rire les gens qui rougissent avec peine. A ce point de vue, la tirade du premier acte est indispensable, et la donnée équivoque du troisième n'est qu'un raffinement. Je dis un raffinement, car c'est une habileté prodigieuse d'avoir fait endosser à un ménage légitime tous les doubles sens poivrés, toutes les réticences alléchantes, tous les sous-entendus égrillardés, qui sont d'usage avec les belles petites d'humeur facile. Cette corruption, cette débauche, cet enivrement grossier des sens, ont un haut goût d'immoralité piquante, très apprécié des honnêtes femmes, quand elles s'abandonnent au mal et détachent leur pudeur avec leur dernière épingle.

Je dis donc que cette pièce est un scandale. Je sais qu'en ce moment je lui fais la plus brillante des réclames, et que l'auteur me doit des remerciements. Je reconnais que le style est toujours soigné, et que l'esprit y pétille. Non pas, peut-être, cet esprit délicat, déguisement du bon sens, quintessence de la raison, mais l'esprit courant du boulevard, des cercles et des cabinets particuliers. J'avais à côté de moi un viveur de mes amis, qui aime tous les plaisirs, ceux de l'intelligence et les autres : — Parole, cher, en cherchant un peu plus longtemps que Sardou, tous ces mois-là je les aurais trouvés. — Il y avait dans cette phrase plus de vérité que de hablerie. D'ailleurs, je le répète, la pièce aura son succès d'excitation sensuelle ; quelque chose comme une polissonnerie diégante. Dieu ! que nous sommes loin de *Nos intimes !*

Et qu'on ne me dise pas : Mais c'est le genre qui veut ce liber-

tinage — car il fallait ne pas vouloir de ce genre! — Si un pareil dévergondage est signé Sardou, que feront les autres? les autres, qui auront en moins le talent, et seront bien obligés de remplacer l'esprit par les cantharides? En littérature, comme ailleurs, les classes dirigeantes ont leurs devoirs: quand elles y manquent, c'est plus qu'une faute contre le bon goût, c'est un crime contre l'honnêteté littéraire, cette pierre philosophale des auteurs qui cherchent le succès à tout prix.

Et maintenant que j'ai assez fait pour toi, ô Morale! fidèle compagne des jours de pluie, je te lâche, et j'arrive à l'interprétation. Le grand succès de la première a été pour Marie Kolb: on ne se lassait pas d'entendre ce rire perlé, sans contrainte, sans affectation, si naturel qu'on oubliait de remarquer qu'au dernier acte, il se répétait un peu trop. Cette charmante actrice a donné au rôle de M^{me} des Prunelles une interprétation neuve et originale, c'était Marton devenue grande dame, avec certaine réminiscence de la grisette. D'aucuns, autour de moi, auraient désiré plus de retenue dans ce personnage de femme honnête et de bonne compagnie, ne fût-ce que pour augmenter la saveur des effets *ca-naille*.

Que voulez-vous, il en est dont le plaisir consiste à chercher la petite bête. Ceux-là doivent être contents de M. Noblet. — Je le suis moins. — Qu'au dernier acte, Adhémar arrive au comble de l'idiotisme, je l'admets, car le rêve libertin de M^{me} des Prunelles trouve ainsi son châtiment. Mais que dès son entrée en scène, Adhémar tourne au gâteux, ah mais non! Après tout, Cyprien n'est pas la première venue, et la supposer amoureuse de ce parfait imbécile, c'est une invraisemblance choquante, même avec l'hystérie pour excuse. J'aime beaucoup mieux Jæger, qui, un peu froid dans le début, a été bien vite excellent. C'est l'homme du monde, qui n'a rien à se reprocher, sinon d'être le *mari*; qui est spirituel sans trop d'efforts, et toujours convenable, même aux passages brûlants. MM. Worms, Édouard Georges, Charley, M^{mes} Cassothy, Boissigny, Édouard Georges et Laurence, dans de petits rôles, ont droit à un souvenir.

A peine me reste-t-il quelques lignes pour parler du *Grand Casimir*. Si je jugeais cette opérette, en critique superficiel, sur mes impressions de la première, j'aurais à formuler des observations. Je demanderais à M^{me} Rivens pourquoi elle donne toujours l'exemple courageux d'un *trac* énorme, et je reprocherais à M. Gaussins lui-même une certaine indécision. Mais à la troisième représentation, quel changement, et quel succès! M^{me} Rivens, abandonnant le respect exagéré des traditions qui, dans une opérette, n'existent pas, a joué le rôle d'Angéline comme elle l'entend, c'est-à-dire avec un entrain endiablé. Dans le personnage peu gracieux d'une femme qui a toujours *ses nerfs*, elle a trouvé le moyen d'*amorcer* son public. Inutile d'ajouter qu'elle était charmante en habit de cheval: je l'avais prédit. Au premier acte, amazone noire, chapeau de soie. Allez la voir évanouir, et dites-moi si elle n'a pas *la ligne*. Au deuxième, amazone verte, parements brodés d'or, entrée à cheval, haute école, flammes de Bengale. Au troisième... ah! au troisième, délicieux costume, jupon faille rose, petits volants plissés, grande polonaise Louis XVI, corsage habit en satin rose broché, avec broderies perles d'argent. Ce dernier surtout a nos préférences, je vous le recommande, Mesdames. Gaussins a été inimitable, d'un comique à la fois fin et chargé, qui est son triomphe. Dupuis en serait mort de jalousie. On lui fait, tous les soirs, répéter ses couplets de *la Pêche*. M^{lle} Play a aussi un vrai succès dans le rôle de Ninetta: jolie voix, et de petits airs de candeur ébréchée, tout à fait dans le rôle. Fort rend tous les spectateurs

malades à force de rire; d'un bout à l'autre il est désopilant. M. Alteirac est un Persan très réussi. Dervaud dans le dialogue est très convenable: je lui voudrais plus d'entrain dans les couplets du *chic et du chèque*. M. Vernier, Abeyl et Dorny ont droit à une mention; et quand j'aurai dit que les figurantes s'appellent M^{mes} Barbié et d'Orval, j'aurai, je pense, achevé l'analyse de cette opérette, montée avec soin, jouée avec goût. Tous mes souhaits à la direction et tous mes compliments à M. Luigini qui pour enlever son orchestre fait tous les soirs des tours de force et réussit quelquefois.

PHILINTE.



LE THÉÂTRE NATURALISTE

Nana et La Princesse de Bagdad

I. NANA

Tour le monde a lu *Nana*; tout le monde aura vu, cet hiver, l'adaptation scénique d'un roman, dernier mot du *cambromnisme*.

Le metteur en scène aura été plus timide que le libraire: à part un tableau, dont l'inconvenance est tempérée par une extrême platitude, le musée n'offre que des peintures accessibles à tous les yeux. Même les pustules de la fin ont l'utilité d'un document pour ceux qui ne visiteront jamais un hôpital, en temps d'épidémie.

Malgré lui, le naturalisme a été obligé de se plier aux conventions du théâtre. Les gaités de *Nana* se passent dans la coulisse, et nous n'avons point encore monté l'escalier boueux de l'aimable enfant. Le public n'est pas encore mûr pour l'exhibition: cela viendra. Si quelque jour, le beau, le vrai, la raison, la morale, doivent être jetés aux bêtes, les bêtes ne gambaderont plus dans l'arène. Elles encombreront l'amphithéâtre: accroupies devant un César malsain, elles s'empiffreront d'une pâture à la portée de leurs appétits.

En attendant l'éclosion de cette renaissance, *Nana* est

bénigne et un tantinet monotone. La fille montre son peignoir et sa toilette de bal : bravo ! l'action peut marcher à pas de tortue, l'émotion peut rengainer son mouchoir. Sommes-nous des gobeurs, et nous a-t-on promis autre chose que des tableaux vivants ou non vivants ?

On le sait, pour M. Zola et ses disciples il n'y a que l'animal : *l'autre* n'a pas été découvert par le *speculum* de ces messieurs. Jusqu'à présent les combats de l'animal et de *l'autre* représentaient le théâtre, la vie. La vie déplaçant son axe, une poésie nouvelle doit nécessairement peindre l'homme moderne dans toute son inconscience et toute sa laideur. Le matérialisme a pour méthode une science qui ne voit en nous que des os, des nerfs, du sang, et la vieille psychologie a rejoint au magasin des accessoires le creuset du dernier alchimiste.

Donc ils sont fatals, les acteurs de ce drame. Fatale, l'héroïne ; fatal, le comte Muffat, un imbécile ; fatal, l'échappé de collègue Zizi, le grand frère, tendant la grenouille de sa compagnie aux quenottes d'une gueuse. A peine le naturalisme dérange-t-il son visage impassible, lorsqu'une mère arrache son fils mort aux embrassements d'une pieuvre, lorsque la pieuvre elle-même redevient femme en face d'un soldat déshonoré. Inconséquences de cinq minutes, dont les auteurs ne se vantent probablement pas.

Restent des exhibitions tout à fait inattendues : un salon japonais qui eût été, en 1878, un des *clous* du Trocadéro ; un ruisseau bruyant et intermittent, qui vaudra à son auteur une médaille à la première foire internationale ; un rossignol, entendu déjà sur un perchoir du passage Jouffroy ; enfin un cheval qui faillit être primé aux dernières courses. Pourquoi ces merveilles n'ont-elles pas valu un rappel au tapissier, au fontainier, au bimbolotier, à l'éleveur ? le chœur se le demande, et il ajoute : Pourquoi n'a-t-on pas fait une pantomime de ces fantoches réalistes ? pourquoi se donnent-ils la peine d'annoncer un dialogue, et quel dialogue ?

Quant au public, il rit, je me trompe, il ricane, et vous savez le sens de cette manifestation, là où Marie Laurent et Taillade tirèrent jadis de nos yeux des larmes bêtes et sincères. Le public se révolte contre six entr'actes moins fastidieux pourtant que les scènes dont ils sont la préparation et le repos.

L'ennui, voilà le résultat de la tentative. L'ennui, c'est-à-dire quelque chose de plus triste que la douleur ; l'ennui, c'est-à-dire une impolitesse non gratuite infligée par un directeur à l'imprudent qui se fourvoie chez lui. Des pages ineptes m'excèdent dans ma chambre : ma grille est là, un auto-da-fé punit le malencontreux qui m'a éloigné d'un délicat ou d'un fort, de Balzac ou de Daudet. Mais entre M. Chabrillat et moi la partie n'est pas égale. Pour M. Cha-

brillat je délaisse mon foyer solitaire et tranquille ; je partage une demi-lieu dans la crotte (soyons naturaliste), je m'abats sur un fauteuil dont le noyau de pêche est la base incontestable. Comme la société est choisie, j'attends du punch et du champagne, et on m'abreuve d'un verjus, poison de l'assommoir du coin. Si je me plains, le sommelier me jette à la tête les chiffres inouïs de la consommation. Je connais des valeurs dont le gonflement est plus phénoménal encore, les actions de la Compagnie Richer : Monsieur Chabrillat, prenez-en, cela ne vous changera pas, et votre enrichissement n'en sera ni plus artistique ni moins réel. Pensez-y.

PAUL VIGNET.

(La fin au prochain numéro)

COURRIER THÉÂTRAL

Comédie-Française. — *Yedda*. — La Patti. — *La Couronne nuptiale*. — *L'Aveugle*.

Paris, 10 mars 1881.

M^{LLE} Thaler, que la Russie avait attirée, vient de faire une brillante rentrée dans les *Fausse Confidences* de Marivaux. Le même soir, Mmes Samary et Reichemberg jouaient le petit acte de M. Pailleron dont j'ai parlé il y a huit jours. Sur l'affiche de la Comédie-Française, *Angélique* s'appelle *Pendant le Bal*. Les deux charmantes artistes ont été fort applaudies, mais le cadre a paru un peu grand pour une bluette.



A l'Opéra, Mlle Sangalli a fait sa rentrée dans *Yedda*, le gracieux ballet de Métra. La charmante ballerine a dansé et mimé ce rôle créé par elle mieux que le premier soir, si c'est possible. Inutile d'en dire davantage.



Rentrée également de la Patti. Succès ; acclamations, fleurs, etc., etc., tel est le bulletin de la soirée. Notre confrère Magnus, du *Gil-Blas*, profite de cette rentrée pour déplorer la disparition du Théâtre italien et en réclamer la résurrection. Nous nous associons de grand cœur à l'appel fait par notre sympathique confrère.



M. Desmottes, avant de quitter le Théâtre Déjazet, a monté un *vau-deville* de MM. Bernard et Ferry. *La Couronne nuptiale*, n'a que médiocrement réussi.



Le Théâtre Cluny a repris un vieux mélo de Dennery, *L'Aveugle*, qui est joué avec conviction et un certain talent par Talien et Mmes Rose Thé et Harris.

TONY VIDY.

CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, SCIENCES ET ARTS UTILES DE LYON. — *Séance du 4 mars 1881*. — M. le Dr Antoine Magnin expose à la Société l'état actuel des connaissances cryptogamiques de la vigne d'après les recherches les plus récentes des savants allemands et italiens. Actuellement, cette pauvre vigne, déjà si éprouvée par les insectes, n'en est pas moins sujette à se couvrir de de deux cent cinquante

espèces différentes de champignons ; et, chose curieuse, tous les genres de champignons connus, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus parfaits, peuvent s'y rencontrer. Si quelques-uns sont inoffensifs, d'autres, en revanche, comme le fameux *Oidium Tuckeri*, sont de redoutables ennemis pour le viticulteur.

Après la lecture d'un rapport sur la candidature de membre titulaire dans la section des sciences, MM. Arloing et Cornevin rendent compte des expériences qu'ils viennent de faire sur la vaccination des bêtes à cornes au point de vue de la préservation du terrible charbon symptomatique. Ils ont porté leur champ d'expériences dans un canton de la Haute-Marne où, chaque année, on ne compte pas moins de cinq pour cent des bestiaux enlevés par cette épidémie. Ils ont pu, ces jours-ci, vacciner 246 animaux, bœufs ou moutons, dans le Bassigny ; toutes les opérations ont parfaitement réussi. Il reste maintenant à attendre jusqu'à l'année prochaine pour connaître les résultats définitifs de cette intéressante opération.

Enfin M. Gobin entretient la Société d'une machine américaine nouvelle dont les effets sont des plus curieux. En faisant tourner, à une extrême vitesse, un disque mince en fer devant un bloc de métal tournant également à une très grande vitesse, mais en sens inverse, le disque mince coupe le métal sans le toucher, par la seule action du contact de l'air entrainé ; à mesure que la section se produit, il en découle des gouttelettes métalliques fondues. Pareille invention rappelle l'histoire du disque de carton qui doit couper un rasoir, pourvu qu'il soit animé d'une vitesse suffisante... *Se non è vero, è ben trovato!*

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 8 mars 1881.* — Le Président constate que la période ouverte pour les prochaines élections est close, et que, par conséquent, l'Académie aura à se prononcer, le premier mardi de juin, sur les candidatures suivantes : MM. Louis Desgrand, Gaspard Bellin et Berlioux, pour la section d'économie politique ; M. Saint-Lager, pour la section des sciences naturelles ; M. l'abbé Ducros, comme correspondant de la classe des sciences. Puis, il donne la parole à M. Perret de la Menue, pour la lecture d'un travail sur la *gourmandise chez les anciens*. Ces anciens sont des Romains, depuis les beaux jours de leur république jusqu'à ceux de leur décadence.

Il nous reste peu de traces des cuisines romaines. Le temps a laissé beaucoup de monuments et de palais, mais fort peu de maisons particulières et encore moins de batteries de cuisine. Sauf les ruines d'Herculanum et de Pompéi, où l'on a retrouvé sous la cendre de nombreux ustensiles de ménage, nous n'avons pour nous édifier sur ce sujet d'autres ressources que les satires, les épigrammes des poètes et les ordonnances de médecins. C'est là que M. Perret a puisé ses renseignements ; c'est en scrutant et rapprochant les textes qu'il a pu recomposer la carte d'un bon dîner républicain et celle d'une orgie bas-empire. Rien n'y manque : le bain, les trois services, la laitue, le dessert ; puis, les courtisans, les bouffons, les musiciens, les danseuses, voilà pour le premier genre. Quand au second, le menu reste le même, mais tout augmente de proportions ; les services se multiplient, les plats deviennent immenses, les cuisiniers reçoivent des cordons d'honneur, la valeur d'un homme se mesure à table, la finesse d'esprit des courtisans s'en va, il ne reste que la gloutonnerie des piqueurs d'assiette, auxquels le maître de céans fait servir des vins et des viandes ordinaires, pendant qu'il savoure les meilleurs crus et les meilleurs poissons.

La description finie, l'eau en verait à la bouche aux académiciens, lorsque M. Guigue, qui étudie en ce moment l'histoire du cochon de saint Antoine, interpella le spirituel architecte sur la nature d'un plat spécial qu'il avait nommé *porcus trojanus*. Était-ce une tranche de jambon à la troienne, comme nous avons le bœuf à la Milanaise ? était-ce autre chose ? Comme s'il s'agissait d'un repas de la veille, M. Perret explique que ce plat exquis était du sanglier farci, c'est-à-dire rempli de gibier, écrevisses, olives, etc., qui sortaient, sous le couteau, des entrailles de l'animal, de même que les engins de guerre sortaient du cheval de Troie. M. Heinrich va plus loin et précise encore. Le mets en question était bel et bien une truie pleine de ses marcassins, et il fut tellement recherché à Rome qu'en édicta des lois pour en restreindre l'usage, dans l'intérêt même des gourmands. Au surplus, le mot *truie* vient de Troie, en passant par *sus trojana* et en supprimant le mot propre *sus*, puis en abrégéant *troia*. Le mot *foie*,

qui vient de *figue*, a eu exactement le même sort. Chez les Latins, le mot *ficus* était un terme de cuisine ; ils appelaient *ficatum* ou mieux *fecur ficatum* le foie d'oie engraisée avec des figues, puis le mot propre *jecur* s'est supprimé, et le foie se nomme à présent, avec des accents divers, *figado* en portugais, *segato* en italien, *figau* en Sardaigne, *figa* à Venise, *ficat* en Valachie, etc.

MM. Bouchacourt, Guigue, Ferraz citent aussitôt une quantité d'expressions, dans le patois grossier des environs, qui sont des latinismes ou des hellénismes purs, sans compter les inscriptions entières déposées au Musée de Lyon. La plus curieuse, recueillie par M. Guigue dans la campagne de Trévoux, est bien celle qui sert à désigner le second déjeuner des paysans, lequel a lieu vers dix heures du matin et est très léger : ils disent qu'on va *gratabrioner* ; c'est un composé de trois mots grecs qui signifie poétiquement et littéralement *manger des fruits*.

ARGUS.

PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

CRYPTOGRAPHIE

Problème n° 22

E????

J! p!?? é??? u? c!?????, u?! v!???,

C?!!?!????? d!?? e????! !!? d!!?:

L'u? d!?!??? u? c!????? f!?!!?,

D!?? l'a!??? Po? t!?? u? c!????!.

E. M.

SOLUTIONS

Problème n° 18, logogriphe — Le mot du logogriphe est *épouse*, qui contient *soupe*, *Ésope*, *pose*, *sou* et *os*.

Problème n° 19, mots carrés syllabiques. — Les mots sont :

MU	SUL	MAN
SUL	TA	NE
MAN	NE	QUIN

Problème n° 20, curiosité. — En lisant couramment les mots donnés, on trouvera :

ANAGRAMME

Je pourrais être une voiture,
Jouet parfois, étoile au firmament,
Mais au moyen de la culture
Je deviendrai farineux aliment.

E. MEUNIER

Les mots de l'anagramme sont *chariot*, *haricot*.

Nous publierons dans un de nos prochains numéros les solutions des problèmes 21 et 22.

NOTE DE LA RÉDACTION

Dans notre dernier numéro, un article de M. Steyert, contenait une note qui n'avait pas été communiquée à la Rédaction.

La Rédaction du MONDE LYONNAIS, laisse à l'auteur de l'article l'entière responsabilité de ses procédés de discussion.

En matière d'archéologie, une erreur si forte soit-elle, ne peut en rien diminuer l'estime que mérite l'honorabilité de la personne.

LA RÉDACTION

Le Gérant : CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

MAISONS RECOMMANDÉES

LIBRAIRIE, PAPETERIE, DESSIN, MUSIQUE

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie, moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenelle. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviens. ornés des xv^e, xvi^e, xvii^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PIÉRAT AÏNE**, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres graves. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

PEINTURE, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition de curiosités et d'œuvres d'art. **MÉRA**, 15, rue de la République.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

COULEURS FINES pour peintures de la maison Lefranc de Paris. — Produits chimiques. **GUYOT**, 4, rue Saint-Dominique.

PHOTOGRAPHIE. **ANTOINE LUMIÈRE**, 15, rue de la Barre. — Procédé Vande-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTIER. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

HORLOGERIE, INSTRUMENTS DE PRÉCISION

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION. F. BÈNEVOLO, passage de l'Hôtel-Dieu, 33. Fournisseur des Facultés. Instruments de Physique. Mathématiques, et Optique. Appareils de Télégraphie électrique, etc.

J.-E. PASSE, opticien, successeur de GAUFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint Pierre.

BIJOUTERIE, ORFÈVRE, ARGENTERIE

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT, GLACES, FAIENCES, CRISTAUX

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS Tourné. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT. Rideaux brodés, Tapis, Tentures, Portières, Tapis de Table, etc., GABRIEL BLANC, rue de l'Hôtel-de-Ville, 84.

FLAGHAT, COCHET & C^{ie} quai de la Guillotière, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 33, à Aix-les-Bains.

PORCELAINES anglaises, Services de table, Verrerie et Cristaux, Couleurs minérales. Leçons de peinture. Four à cuire. F. DAME, rue de la République, 64.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Tableaux, Saint-Nizier. Confections p^e Dames. Étoffes nouvelles pour pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

CONFÉCTIONS, CACHEMIRE, NOUVEAUTÉS

CACHEMIRE MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

À LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République, que, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près de Saint-Nizier. Confections p^e Dames. Étoffes nouvelles pour pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES, Gravates, Dentelles, telles, Nouveautés de Paris, **MAISON GLEYRE**, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

CHEMISES SANS BOUTONS ouvertes sur le côté, breveté s. g. d. g. — **GAGNOL** et **CLERC**. Au Tisserand, rue Saint-Pierre, 31. Maison à Paris, rue du Quatre-Septembre, 16.

CHAPELLERIE CHATAING, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

CAFÉS, RESTAURANTS, COMESTIBLES

CAFÉ NEUF, place Bellecour, 7. Salon de famille, Restaurant.

CASATI, rue de la République, 8. Café, Restaurant, taurant, Salons pour Noces, Repas et Réunions.

HOTEL COLLET & CONTINENTAL, 62, rue de la République. Chambres, Appartements, Salons de conversation, Table d'hôte.

GRAND HOTEL BELLECOUR, 20, place Bellecour. Établissement de premier ordre pour dîners de noces et repas de corps.

COMESTIBLES. WATEBLED, rue de la Bourse. Poissons, Volailles, Primeurs, Conserves, Vins fins. Liqueurs. Service à la ville et à la campagne.

GLACES, SORBETS. Petits-Fours, Gâteaux et Soirées. **PERINI**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 17.

CHOCOLAT DE LA C^{ie} D'ORIENT. EMERY, rue Cholats vanillés, Bonbons. Expéditions à l'étranger.

DIVERS

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

VERNEY-CARRON FRÈRES. Armes de Chasse, de Luxe, de Guerre, etc. 8, rue des Archers.

LA REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

18, rue Bleue

SOMMAIRE DU 1^{er} MARS

La Folie de Magloire Samoël, Nouvelle, par M. Eugène Le Mouél. — Un Romancier politique, Victor Cherbuliez, par M. Xavier Lesneaux. — Le Cromwell de Thomas Carlyle, par M. Gabriel Sarrazin. — Le Baccalauréat en 1880, par M. Pierre Rigaud. — Le Musée du Luxembourg. — Les nouveaux Tableaux, par M. Antony Valabrègue. — Chronique, par M. Edmond Deschaumes. — Causerie littéraire. — E. Zola : *Le Naturalisme au théâtre*. — J. Claretie : *La vie à Paris, 1880*. — Huysmans : *En ménage*. — F. Fabre : *Mon oncle Célestin*. — Mme Alix d'Antiques : *Lettres de femmes*. — P. Darasse : *Aimée*. — A. Labitte : *Les Sentimentales*. — Coquelin cadet : *Le Monologue*, par M. Henri Mornand. — Revue dramatique moderne, par M. Jean de Laude. — Chronique musicale, par M. Albert Laurent. — Bulletin.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

PREMIÈRE ANNÉE

REVUE DU PROGRÈS

PARAISSANT TOUS LES LUNDIS

Sous la Direction de M. Jules BOISSÉ

43, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

UN AN : 15 FRANCS. — SIX MOIS : 8 FRANCS

LE NUMÉRO 30 CENT.

Depuis le 18 février dernier

LA VENTE EN GROS

DU

MONDE LYONNAIS

SE FAIT A L'AGENCE

DE LA



Société anonyme des Publications périodiques de Paris

LYON, 31, rue Tupin, 31, LYON

GRAND-THÉÂTRE DE LYON

DIMANCHE 13 MARS 1881

GRAND

CONCERT ANNUEL

(MATINÉE MUSICALE)

DONNÉ PAR

M. Alexandre LUIGINI

PREMIER CHEF D'ORCHESTRE AU GRAND-THÉÂTRE

AVEC LE CONCOURS DE

M. ONDRICEK, violoniste. — M^{me} BOSQUET-LUIGINI, pianiste. — M. BOSQUET, pianiste

DE MESDAMES

M. BAUX. — J. DEVRIÉS. — LACOMBE-DUPREZ. — HAMILTON

MM. Delabranche, Séguin, Montfort, du Grand-Opéra. — MM. de Keghel Barbe, Sernin, de l'Opéra-Comique

M. FARGUES. — M. REINE. — M. FORESTIER

L'orchestre du Grand-Théâtre

Et de la Société des Concerts du Conservatoire et les Chœurs du Grand-Théâtre

PROGRAMME

1. Ouverture du **Pardon de Plœrmel** (Meyerbeer) (avec chœur invisible). Exécutée par l'ORCHESTRE et les CHŒURS. — 2. **Cinquième Concerto** en mi-bémol (Beethoven) (1^{er} morceau). Exécuté par M. BOSQUET et l'ORCHESTRE. — 3. Romance des **Contes d'Hoffmann** (Offenbach) (1^{re} audition), par M. DE KEGHEL. — 4. **Airs Hongrois** (Ernst). Exécutés par M. ONDRICEK et l'ORCHESTRE. — 5. Chanson florentine de l'**Amour Africain** (Paladilhe) (1^{re} audition). Par M^{me} LACOMBE-DUPREZ et l'ORCHESTRE. — 6. **Duettino** pour hautbois et cor anglais (A. Luigini) (1^{re} audition). Exécutée par MM. FARGUES, REINE et l'ORCHESTRE. — 7. *a* Romance de l'**Étoile**, transcrit par A. Jael. — *b*. **Caprice-Valse**. (A. Bosquet). Exécutés par M^{me} BOSQUET-LUIGINI. — 8. Grand air de la **Reine Topaze** (V. Massé). (Carneval de Venise). Par M^{me} JEANNE DEVRIÉS et l'ORCHESTRE. — 9. *a* **Légende** (Vieniawski). — *b* **Danse des Sorcières** (Paganini). Exécutées par M. ONDRICEK. — 10. **Variations** sur un thème de Beethoven (Saint-Saëns) (Pour deux pianos). Exécutés par M. et M^{me} BOSQUET-LUIGINI. — 11. **Septuor d'Ernani** (Verdi). Par M^{me} BAUX, HAMILTON, MM. DELABRANCHE, SÉGUIN, MONTFORT, BARBE, SERVIN, les CHŒURS et l'ORCHESTRE, formant un ensemble de 150 exécutants. — 12. **Grande Marche solennelle** (A. Luigini). Exécutée par l'ORCHESTRE.

LES DEUX PIANOS PLEYEL SORTENT DE LA MAISON ZIFFEL.

Prix ordinaires des places du Grand-Théâtre. — Pour la location et les billets d'avance, s'adresser au bureau de location du Grand-Théâtre.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DE LA LIBRAIRIE

A. CHÉRIÉ, 46, 48 et 48 bis, rue Hallé, PARIS

Moniteur des Arts. Hebdomadaire (24^e année). 20 fr. Paris et la province. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Journal du Baccalauréat ès lettres. Indispensable aux candidats (11^e année). 12 fr. par an.

Journal des amateurs d'objets d'art et de curiosités. 24^e année. Mensuel, 10 fr. par an (du 1^{er} janvier).

Le Parnasse. (5^e année), organe des concours littéraires de Paris. Mensuel, illustré, 12 fr. par an.

Union artistique et littéraire (8^e année), bi-mensuel, 12 fr. par an.

N. B. — Ces deux derniers journaux pris ensemble : un an, 20 fr., six mois, 12 fr.

Même librairie

ERNEST D'ORLLANGES

HÉLÈNE

Poème dédié à Mademoiselle Ernestine B***

Un joli volume in-8 de 56 pages

POUR 2 FRANCS

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Architecture et Travaux Publics

Prix de l'abonnement, un An. 12 fr.

ON S'ABONNE

Imprimerie PITRAT Aîné, 4, rue Gentil
LYON

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON